Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 16

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205004

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il n'y a plus d'enfants.

Ah ! ils vont bien, aujourd'hui, les enfants ! Ecoutez un peu l'histoire que voici :

Walther *** et sa sœur Annie, lui âgé de dix-sept ans, elle de quatorze, deux enfants, enfin, ont profité d'une absence momentanée de leurs parents pour emprunter les chevaux et la voiture d'un voisin, sous prétexte de faire une promenade.

En réalité, c'était pour s'enfuir en compagnie de deux de leurs amis, Charles ***, âgé de dix-huit ans, et sa sœur Marthe, dix-sept ans.

Les deux couples se sont rendus dans une localité voisine où un ecclésiastique, attendri, leur donna la bénédiction nuptiale.

On ne dit pas comment les parents trouvèrent la plaisanterie. Il est vrai que l'histoire s'est passée en Amérique. Que ne s'y passe-t-il pas ?

Avril.

« Quand on a vu trois beaux mois d'avril, il est bien temps de mourir », dit le proverbe. C'est-à-dire qu'on doit être âgé, car il est bien rare que le mois d'avril soit beau. Cette année avril fait exception ; jusqu'à présent tout au moins.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier le vieux dicton patois :

« Faut preindre lo teimps coumeint vint, le fenné coumeint le sont et l'ardzeint po ceint que vaut. »

Entendons-nous. — Dans une fabrique d'ébauches du vignoble neuchâtelois, un mardi matin :

Le patron. — Où donc avez-vous été hier, Daniel, qu'on ne vous a pas aperçu ?

L'ouvrier. — J'ai bûché du bois.

Le patron. — Mais c'est impossible ; on ne vous a pas vu à la maison de toute la journée.

L'ouvrier. — Je vous le répète, patron, j'ai bu chez Dubois.

Crois-tu ? — Deux cuisinières font leur marché.

— Dis donc, Julie, qu'est-ce que tu donnes à ton pioupiou quand il vient te voir ?

— Je lui donne la soupe qui reste du dîner avec un verre de vin, et les dimanches de la saucisse ou du café.

— Es-tu bête ! Avec ça tu pourrais avoir un caporal !

BIEN PLUS FORT !

On a fait grand bruit, ces jours derniers, autour d'un canon électrique d'une très grande portée.

On a parlé également d'un autre canon électrique d'une extraordinaire puissance et inventé par un de nos pasteurs pour assurer à jamais le règne de la paix dans le monde. La fin justifie les moyens.

Mais ces inventions ne sont rien à côté de celle d'un médecin, autrichien si nous ne faisons erreur, qui préconise un obus d'un genre tout à fait nouveau, « l'obus somnifère ».

Cet obus contiendrait un fluide qui, au moment de l'explosion du projectile, se dégagerait à l'état de gaz, et dont l'action, embrassant une zone très étendue, aurait pour effet de plonger dans le sommeil tous les êtres vivants.

Des régiments entiers pourraient être ainsi soudainement endormis pendant deux ou trois heures : on en profiterait pour les désarmer, et le but de la guerre serait, de cette façon, atteint sans effusion de sang, sans même que la santé des belligérants eût à en souffrir, car l'inhalation du nouveau gaz ne déterminerait aucun accident permanent.

La guerre par le sommeil, — telle est donc la belle découverte du docteur autrichien.

Passe-temps.

La solution de notre dernier problème est la suivante :

Fortune de l'oncle, fr. 44,000 ; les 5 neveux reçoivent fr. 20,000, et les 8 nièces fr. 24,000.

Nous avons reçu 12 réponses justes ; ce sont celles de : « Un ami de Morges » ; M. E. Duperret, Vufflens ; M. Blanc-Décombaz, Vers-chez-les-Blanc ; Bains publics, Aigle ; M. Ariste Robert, Chaux-de-Fonds ; M. F. Maillard, Vevey ; MM. E. de Miéville, Toises ; A. Guex, Hôtel des Messageries ; Sumser, Café-brasserie du Musée ; J. Pavillard fils, La Rosiaz ; M. C. Dégallier, Fleurettes, à Lausanne ; M. Ed. Jaquet, 28, Av. des Alpes, Montreux, à qui la prime est échue.

Autre problème.

Mon cabinet de travail n'est pas grand ; il n'a pas 20 mètres carrés de surface. Il est de forme rectangulaire et 5 fois son contour égale 14 fois la diagonale.

Quelles sont ses dimensions ?

Prime : 1 vol., « Les Merveilles de la gravure », par Georges Duplessis.

Les abonnés ont seuls droit au tirage au sort pour la prime.

Au bal. — Une dame à sa voisine :

— Savez-vous le nom du monsieur avec qui je viens de faire un tour de valse ? Je suis persuadée qu'il débite les mêmes compliments à toutes les femmes.

— Oh ! non... En tout cas, pas à moi.

— Vous le connaissez donc ?

— C'est mon mari.

A l'examen d'astronomie. — Le professeur :

— Quelle distance y a-t-il de la terre au soleil ?

Le candidat : « Cent cinquante millions de kilomètres ».

— Comment a-t-on trouvé ce chiffre ?

— Enorme.

La poupée d'Annette. — Annette a depuis huit jours sa poupée à la clinique Martin, place de la Palud. Sa maman l'envoie la chercher. Dans le monceau des petits corps à qui l'on a remis la tête ou un membre, ou dont on a bourré de son le buste, on ne retrouve pas tout de suite le joujou d'Annette. Alors celle-ci chuchote timidement : « Elle s'appelle Madeleine ».

Dispute. — Essaie-voir de me toucher, espèce de gringalet !

— Gringalet toi-même !

— T'as peur, t'as peur !

— Non, gros âne, mais je suis de la Société protectrice des animaux.

On peut se tromper de ça. — Dans un train, entre Ependes et Chavornay. Un voyageur à une dame assise en face de lui et qui a un bébé sur les genoux :

— Votre enfant, madame, a l'air extraordinairement intelligent ; il deviendra à coup sûr un grand homme.

— J'en doute beaucoup, monsieur.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est une fille.

C'est donc mardi 21 courant, au **Théâtre**, ouverture de la saison d'opéra. Au programme *Faust*, une œuvre aimée des Lausannois, montée comme jamais encore elle ne l'a été ici.

*

Au **Kursaal**, le programme est, comme toujours, des plus intéressants. Les attractions sensationnelles y prennent presque tous les numéros du programme. Demain, dimanche, matinée à 2 heures. On ne saurait y manquer ; quel que soit le temps.

---

sissait maintenant, je me transformais à souhait ; j'appris, — à quelle aimable école ! — à connaître les hommes, les choses, la vie usuelle ; je recommençais à parcourir, pour l'achever en une fois, guidé par cette fine et blanche main de jeune fille, le cercle d'expériences qu'avaient jadis si brutalement rompu mes camarades. Mais c'était un miracle ; je n'y comprenais rien, j'en doutais encore. Comment, elle m'aimait, et elle était belle ! Pardonnez-moi : si je m'écoutais, je ne tarirais pas ; c'est que je ne dirai jamais assez tout ce que je lui dois : je lui dois tout ! A peine, et je le dis pour ménager mon petit amour-propre, pour ne pas vous paraître un trop pauvre homme, à peine tient-elle de moi, peut-être, un sentiment un peu plus vif de la nature et cette vue directe sur l'infini qui est aussi nécessaire à l'homme que la lumière du soleil au grain de froment.

Mais pourquoi m'arrêter à des broutilles et dresser un compte par doit et avoir ? Nous avons si bien mêlé nos deux vies que je défie de faire le départ de ce qui lui vient de moi, de ce qui me vient d'elle. Je ne peux même parler de reconnaissance, puisque nous n'avons rien en propre et que nous ne pouvons donner à l'autre ce qui lui appartenait déjà. Je ne sais dire qu'une chose : son amour fut pour moi la grâce suprême. Moi qui connaissais si peu le monde, je savais encore moins que se donner, mais se donner tout entier, sans effort, de bon cœur, c'est se trouver, c'est se créer soi-même. Avant d'aimer, je vivais replié sur moi, n'ayant dans les veines qu'un sang pauvre et lent, et dans l'âme que des pensées exténuées, sans le frisson vivifiant de la joie. Toutes mes sources de force, de courage, de foi, de belle confiance en moi, languissaient, tarissaient. Ma vie, pâle et manquant de substance, de tonique fortifiant, s'anémiait dans l'ombre et ne trouvait d'issue que dans le rêve, où elle s'allongeait démesurément, comme dans une atmosphère épurée, mais illusoire, irrespirable à la longue. Comme tout était changé ! Je me sentais des devoirs nouveaux, une responsabilité redoutable, mais, à mesure, la conscience de ma vaillance et de ma dignité grandissait pour combattre la crainte. J'étais plus grand, plus fort, je redressais la tête, car on regardait vers moi, on allait s'appuyer sur moi. Tandis que j'élargissais, aménageais, capitonnais ma vieille ferme, en éclairant tant bien que mal, en rajeunissant ce séjour d'un célibataire, je chantais d'une voix sonore qui me surprenait moi-même des chansons qui me venaient comme cela, tout à coup sur les lèvres, et que je n'avais jamais entendues. Mais je trouvais en moi de bien autres ressources que la voix : vrai, je croyais connaître mon âme, et il me restait tout à découvrir ! Du reste, toutes choses me semblaient transformées, l'église, les arbres, les fleurs, les collines vertes, le rocher noir dressé comme un dolmen au faîte de la montagne, me regardaient d'un visage tout nouveau. Mais existaient-ils auparavant ? existais-je moi-même ? Je ne sais, je ne vis, je ne suis que par l'amour.

III

J'ai donc amené ma jeune femme dans mon Cloître. Elle a mis partout des rideaux, des tapisseries claires, j'ai fait percer une fenêtre de plus sur la rue, et alors l'existence à deux a commencé, qui bientôt est devenue une existence à trois, à quatre, car toute une petite famille n'a pas tardé à fleurir sur nos deux vies entrelacées. Nos jours se sont écoulés, un peu mélangés, mais uniformément laborieux ; j'ai fait fructifier l'héritage de mon père, défriché un coin de forêt pour y planter de la vigne, acheté un bout de pré à un voisin qui émigrait en Amérique. Mais j'ai respecté l'enclos du pauvre Robinson, avec sa barrière vermoulue appuyée à la colonne brisée, et mes vieux invalides, qui me donnent plus de branches mortes que de fruits et qui vivront peut-être plus que moi. Sans doute je ne peux pas y muser comme autrefois, étant chef de famille et magistrat, car j'ai dû accepter les fonctions de juge au tribunal de district. *(A suivre.)*

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.